

GEOFFREY
ROBERTS

Professeur d'histoire à l'University College de Cork, membre de l'Académie royale d'Irlande, il est un spécialiste reconnu de l'histoire de l'URSS et, en particulier, des relations germano-soviétiques. Il a signé *Les Guerres de Staline* (traduit en français et publié aux éditions Delga en 2014), ainsi que des biographies de Molotov et de Jukov.



Tomas Tyner / AVMS / © University College Cork

SANS LA DÉTERMINATION DE STALINE, L'ARMÉE ROUGE AURAIT SANS DOUTE PERDU LA GUERRE

Peut-on être à la fois un dictateur impitoyable et un chef de guerre efficace sur les différents théâtres d'opérations militaires ? C'est en tout cas l'avis de l'historien britannique Geoffrey Roberts, dont l'approche personnelle et originale présente Staline comme un atout majeur dans la victoire des Alliés.

Vous êtes reconnu comme l'un des spécialistes de l'Union soviétique et de Staline, auquel vous avez consacré plusieurs ouvrages. D'où vient cet intérêt pour le «tsar rouge» ?

Geoffrey Roberts : Dans les années 1970, j'ai milité en Grande-Bretagne au sein de la sphère «eurocommuniste». Ce mouvement adhérait au projet marxiste tout en refusant de s'aligner sur le modèle soviétique, et en dénonçant les dérives, des goullags jusqu'à l'absence de libertés individuelles. Joseph Staline et son héritage étaient des repoussoirs. En bons élèves du théoricien Antonio Gramsci, selon qui «dire la vérité est un acte révolutionnaire», le communisme que mes camarades et moi-même défendions se fondait sur la recherche de l'objectivité. Mon engagement politique a aujourd'hui changé et, mis à part quelques signatures de pétitions, je ne milite plus du tout. Mais j'ai gardé de ces années de jeunesse cette soif de vérité que ne doit jamais obscurcir le militantisme ou l'idéologie. Et j'ai découvert avec le temps que la figure de Staline était bien plus complexe que je ne l'imaginai...

Comment en êtes-vous arrivé à penser que Staline était la figure pivot du milieu du XX^e siècle ?

Lorsque le bloc de l'Est s'est effondré au début des années 1990, la Russie a ouvert les archives soviétiques, et de nombreux éléments inédits sont ressortis sur son rôle, notamment durant la guerre. Comme d'autres historiens, je me suis mis à prendre en compte non pas seulement le dictateur répressif et violent, mais aussi le «Vojd» (chef) qui mena son peuple à la victoire. Le redressement de l'Armée rouge, de 1942 jusqu'à la marche sur Berlin trois ans plus tard, demeure l'un des plus hauts faits d'armes jamais vu dans l'Histoire, et je

reste aujourd'hui persuadé que l'URSS a gagné la guerre grâce à Staline et non en dépit de lui.

Staline a donc été un chef de guerre efficace. Où a-t-il fait ses premières armes ?

Il ne faut pas oublier qu'il avait participé activement à la guerre civile russe de 1918 à 1921. En tant que commissaire politique, représentant du Comité central du Parti responsable du maintien des ravitaillements des soldats, il avait été impliqué dans la prise de décision militaire de haut niveau. En 1918, c'est lui qui prit le contrôle de l'Armée rouge pour défendre Tsaritsyne [renommée Stalingrad en 1925 en son honneur], au sud

de la Volga, point stratégique pour ravitailler les troupes. A cette époque, les bolchéviques étaient assiégés par les armées blanches contre-révolutionnaires qui attaquaient de toutes parts, et Staline a assisté à de terribles déroutes, comme la contre-offensive polonaise qui conduisit à la perte de la Biélorussie occidentale et de l'Ukraine en 1920.

Quelles leçons a-t-il tirées de ces années de guerre civile ?

Bien que les bolchéviques se soient trouvés plus d'une fois au bord du gouffre, leur victoire finale contre les «blancs» et les autres formations révolutionnaires a fait prendre conscience à Staline ●●●



Sovfoto / UIG / Leemage

Le pacte germano-soviétique est brisé. Le 7 novembre 1941, 30 000 soldats de l'Armée rouge défilent devant le Kremlin avant de partir directement au front pour défendre l'URSS contre l'invasion nazie.



Sovfoto / UIG / Leemage

Les combats font rage à Stalingrad en novembre 1942. Le maître du Kremlin a interdit à ses hommes toute retraite, lançant le mot d'ordre : «*Ni Shagou Nazad*» («*Pas un pas en arrière*»).

●●● qu'il ne fallait jamais désespérer. Il faut garder à l'esprit les défaites subies en 1919-1920 pour juger de la foi extraordinaire en la victoire qui l'anima pendant la Seconde Guerre mondiale, même lorsque les Allemands occupaient la moitié du pays et assiégeaient Leningrad, Moscou et Stalingrad. Mais il n'était pas pour autant aveuglé : il avait bien conscience qu'il s'en était fallu de peu pour que les bolchéviques soient écrasés par leurs opposants après la révolution d'Octobre 1917.

Dans les années 1920 et 1930, il conserva un intérêt pour les affaires militaires et devint un critique récurrent de ce qu'il appelait la «*mentalité de guerre civile*». Persuadé qu'il n'y aurait pas de nouveau miracle et que l'Histoire ne se répétait pas, il insistait sur le fait que l'Armée rouge ne devait pas se reposer sur ses lau-

riers et qu'il était nécessaire de moderniser son équipement comme ses doctrines.

Parmi les dictateurs du XX^e siècle, la réputation sanguinaire de Staline n'a d'égale que celle d'Hitler. Quelles différences peut-on pourtant établir entre ces deux figures, dans leur politique comme dans leur idéologie ?

La question est délicate, car je ne voudrais pas donner l'impression de minimiser la responsabilité de Staline dans la mort de millions de ses concitoyens : paysans déportés ou réduits à la famine, responsables du parti et de l'Etat purgés, minorités ethniques condamnées, prisonniers de guerre soviétiques suspectés de lâcheté et de trahison... Mais ce qui, à mon sens, fait la différence entre Staline et Hitler, c'est que les morts imputables au premier

sont la conséquence de la politique qu'il conduisait, plutôt que d'une volonté délibérée d'extermination de masse. Contrairement à Hitler, qui était un belliciste et a provoqué la Seconde Guerre mondiale, Staline n'a pas voulu la guerre et n'était pas un raciste. Il a certes assassiné, mais pour des raisons idéologiques, afin de débarrasser l'Union soviétique de ceux qu'il pensait être des «*ennemis du peuple*».

Staline était un idéaliste, un utopiste obsédé par sa lutte contre une supposée subversion capitaliste du système soviétique. Encore une fois, je ne cherche surtout pas à lui trouver des excuses ou à nier sa responsabilité dans les morts du communisme, mais entre Hitler et Staline, il y a d'un côté une volonté affichée d'extermination raciale et de l'autre une terreur d'ordre politique.

Adolf Hitler était-il aussi un chef de guerre efficace ?

Il eut en tout cas d'excellentes intuitions. On le voit dans la manière dont il a développé, malgré l'hostilité du milieu militaire, des unités de char indépendantes, qui montreront toutes leurs capacités dans les offensives entre 1939 et 1942. On sait que sa stratégie de la *Blietzkrieg* fut efficace en Pologne, en Belgique ou en France. Mais on oublie souvent que les Soviétiques avaient aussi leur version de la «*guerre éclair*», qu'ils appelaient les «*opérations en profondeur*» [*deep battle* en anglais], fondées sur la destruction du système ennemi par toutes les unités mobiles à disposition, qu'elles soient blindées, motorisées ou aéroportées. Contrairement à la *Blietzkrieg*, cette technique ne visait pas à encercler mais à causer un choc opé-

rationnel pour anéantir l'organisation ennemie non seulement sur la ligne de contact, mais dans toute la profondeur du champ de bataille. Elle fut théorisée dès les années 1930 et soutenue par Staline lui-même et son chef d'état-major des armées, Mikhaïl Toukhatchevski.

Cependant, il faudra attendre 1943 et 1944 pour que l'Armée rouge soit en mesure d'appliquer ces nouveaux modes de combat. Si l'on met de côté les considérations techniques, on perçoit surtout la différence entre Hitler et Staline dans les moments d'adversité. Lorsque la Wehrmacht connaît ses premières déconvenues à la fin de l'année 1942 lors de la bataille de Stalingrad, Hitler va multiplier les faux pas, douter des compétences de ses généraux, se murer dans ses propres certitudes, pour au final s'écrouler. Pour Staline, le schéma est inverse. C'est lorsqu'il perd, de juin 1941 à octobre 1942, qu'il fait un effort pour conserver sa cohérence et son sang-froid tout en maintenant de bonnes relations avec son état-major.

Savait-il s'entourer et tenait-il compte de l'avis de ses conseillers ?

Les personnalités qui l'ont côtoyé de près durant la guerre ont souligné ses qualités d'écoute, par exemple Averell Harriman, ambassadeur américain à Moscou de 1943 à 1945, qui décrit Staline

comme un homme d'une rare intelligence, un habile organisateur doublé d'un chef de guerre énergique. On le présente souvent comme un idéologue borné et fanatique ou comme un paranoïaque, mais sur les questions militaires, il a su s'adapter aux circonstances et était prêt à écouter les arguments des uns et des autres. Par contre, quand il avait tranché, il ne revenait plus sur ses décisions, et mieux valait éviter de le contredire... Il était mis au courant trois fois par jour de la situation par les officiers de l'état-major. Dans son bureau défilaient Lavrenti Beria, son responsable de la sécurité, Viatcheslav Molotov, le ministre des Affaires étrangères, Gueorgui Malenkov, le secrétaire du Comité central du Parti...

Mais Staline n'a pas pour autant privilégié les politiques au détriment des militaires professionnels. Hormis ses proches collaborateurs, ceux qui eurent le plus de contact avec lui furent les membres du haut commandement. Tous ceux-là, et en premier lieu Gueorgui Joukov, vice-commandant suprême pendant la guerre, furent unanimes dans leurs mémoires pour rappeler que Staline, leader «*aux nerfs d'acier*», selon les termes de Joukov, avait une excellente vision stratégique. Et qu'il était aussi un bourreau de travail, enchaînant ses douze à quinze heures quotidiennes, à soixante ans passés. ●●●

SON EXPÉRIENCE DE LA GUERRE CIVILE LUI A APPRIS À NE JAMAIS DÉSESPÉRER DE LA VICTOIRE

Vous nous apprenez aussi que Staline fut un grand lecteur...

Oui, c'était à la fois une brute et un intellectuel politique. Il a été éduqué dans un séminaire, et a toujours cru dans le pouvoir des mots. Ce sont les livres qui l'ont guidé vers l'idéal révolutionnaire et l'ont poussé à se rebeller contre le pouvoir tsariste. Lorsqu'il était en déportation en Sibérie dans les années 1905-1915, il demandait souvent à ses camarades de lui envoyer des essais, des pamphlets politiques, mais aussi de la littérature, et notamment les romans d'Emile Zola et de Victor Hugo, dont il était un grand admirateur. Au moment de sa mort en 1953, Staline s'était constitué une bibliothèque de plus de 25 000 ouvrages. Mon prochain livre se penchera

sur cette facette méconnue du personnage, et s'intitulera *Stalin's Personal Library : An Intimate History of a Dictator and His Books*.

Avait-il une bonne connaissance de l'Histoire ?

Oui, il rêvait d'ailleurs de calquer son règne sur les modèles de ceux d'Ivan le Terrible, qui unifia la Moscovie au XVI^e siècle, ou de Pierre le Grand, premier empereur de Russie en 1721. Durant la guerre, Staline s'est beaucoup servi de ses lectures historiques. Il s'est par exemple intéressé au général Mikhaïl Koutouzov qui, pendant la campagne de Russie en 1810, après la défaite de Borodino, a préféré ouvrir la route de Moscou à Napoléon afin de préserver l'armée russe. Staline a lui aussi lon-

guement considéré cette option lorsque la Wehrmacht encercla la ville à la fin de l'année 1941. Mais, face à la panique des habitants, il préféra finalement organiser la défense de la capitale avant de lancer une contre-offensive qui s'avéra victorieuse et qui marqua l'échec de l'opération Barbarossa. On note ici sa capacité d'adaptation comme son pragmatisme, mais aussi ses talents de leader : il a rassuré et redonné de l'espoir aux Moscovites en demeurant dans la capitale, et il a livré alors un de ses discours les plus inspirants.

Le culte de la personnalité, au cœur du système stalinien, contribua-t-il à la victoire ?

Dans ce système totalitaire, tout était centralisé autour de la figure

de Staline, qui refonda l'idéologie communiste dans son pays pour en atténuer la coloration internationaliste et lui donner une identité patriotique. Selon ses mots, l'Etat multinational soviétique était «prolétaire dans son contenu, national dans sa forme». Il est parvenu à incarner physiquement cette identité nationale durant une guerre à laquelle l'URSS était mal préparée et qu'elle a pourtant gagnée. Tout en restant populaire, il a su mobiliser de la part de son peuple des ressources extraordinaires et lui infliger des sacrifices épouvantables : on estime à 25 millions le nombre de Soviétiques morts durant la guerre, dont deux tiers de civils. Malgré les purges sanglantes, malgré la concentration des pouvoirs, le culte de la personnalité a permis de souder le peuple russe.

Les vices du dictateur sont peut-être devenus des vertus en temps de guerre et ont pu contribuer à la course à la victoire. Staline avait créé un système répressif et terroriste qui avait massacré des millions de personnes, mais peut-être était-ce le seul système capable de gagner la lutte titanesque contre Hitler et de faire basculer l'issue du conflit. Pour nous, il est toujours difficile d'imaginer que, paradoxalement et ironiquement, un tyran a sans doute contribué à sauver la démocratie occidentale...

Certains historiens vous reprochent de présenter Staline sous un angle trop favorable. Que leur répondez-vous ?

Que mon point de vue sur la centralité du rôle de Staline dans la victoire de l'URSS et des Alliés était partagé par la majorité des diplomates et politiciens au sortir de la guerre. L'historien britannique Isaac Deutscher a résumé cette vision commune dans sa biographie publiée en 1948, en présentant Staline comme le per-

PARADOXALEMENT, UN TYRAN A CONTRIBUÉ À SAUVER LES DÉMOCRATIES OCCIDENTALES...

sonnage charnière de l'effort de guerre, notant que, quels que soient les domaines, militaires, politiques ou diplomatiques, il prenait la décision finale. Deutscher le dépeint comme un leader omniprésent, quasi omniscient, une approche qui fut d'ailleurs confirmée soixante ans plus tard au moment de l'ouverture des archives du Kremlin.

Comment est-on passé des louanges à l'encontre de «l'artisan de la victoire» à un jugement plus sévère ?

Trois ans après sa mort, en janvier 1956, son successeur Nikita Khrouchtchev prononça un discours lors d'une session secrète du XX^e congrès du Parti communiste d'Union soviétique dans lequel il reportait toute la faute des crimes communistes sur Staline et le culte de la personnalité. Ce discours, point de départ de la «déstalinisation», ne sera publié en URSS qu'à l'époque de Gorbatchev, mais il circulera abondamment à l'Ouest et deviendra l'un des textes clés de l'historiographie occidentale sur Staline dès la fin des années 1950.

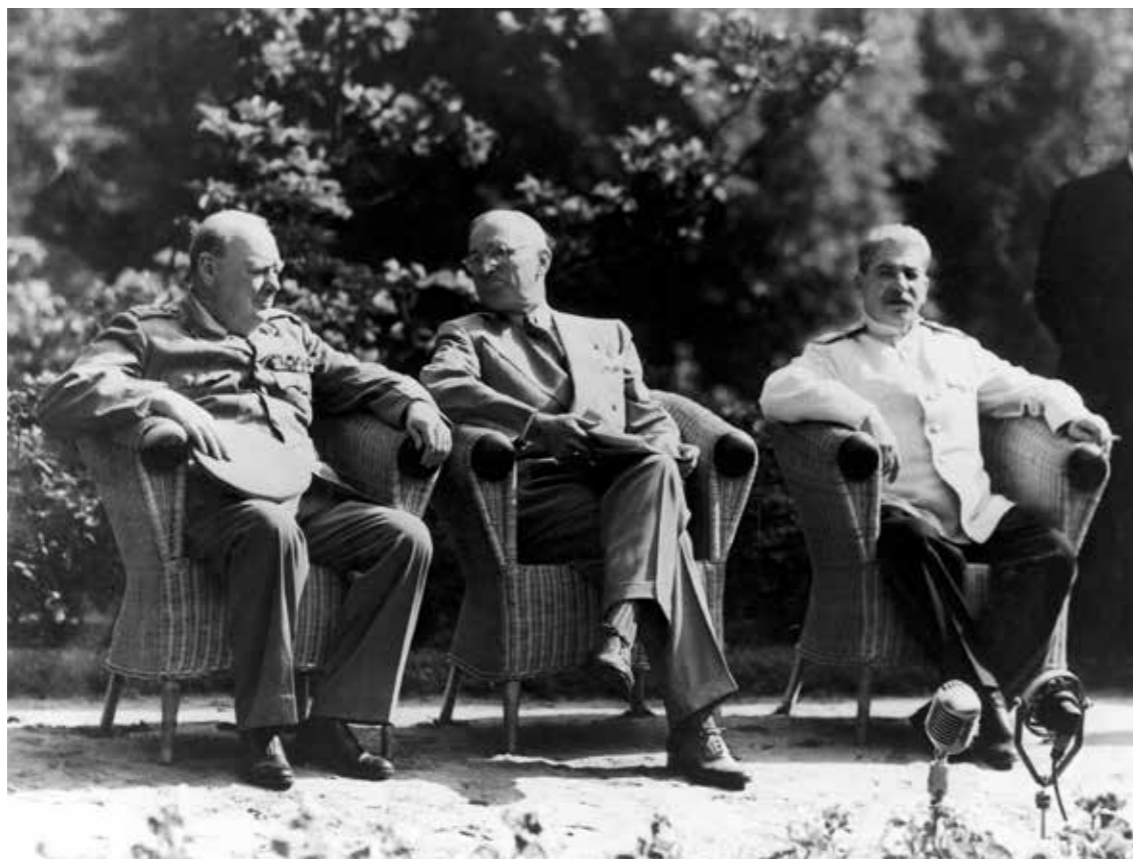
En ce qui concerne les années de guerre, la plupart des critiques se focalisaient sur sa responsabilité dans le désastre du 22 juin 1941, lorsque les Allemands brisèrent le pacte germano-soviétique et lancèrent leur offensive sur la Russie. Mais à force de vou-

loir faire table rase de l'héritage stalinien, le rapport secret en arrivait à des absurdités ou des affirmations simplistes comme celle selon laquelle Staline aurait planifié les opérations militaires à l'aide d'un globe terrestre !

La Guerre froide n'a sans doute pas non plus aidé à redorer l'image du personnage...

En 1945, Staline avait laissé dans la conscience populaire l'image bienveillante de l'«oncle Jo», comme l'appelait Roosevelt, le grand chef de guerre qui avait sauvé l'Europe de la barbarie nazie. Même les opposants au communisme ne remettaient pas en cause la centralité de son rôle dans l'issue du conflit. Deux ans plus tard, avec la glaciation des relations internationales et la mise en place du «rideau de fer», il était devenu le nouvel ennemi de l'Occident. Dans mon livre *Les Guerres de Staline*, j'explique que, contrairement à ce qu'on peut souvent lire, il était plutôt favorable à la poursuite de la Grande Alliance avec les Anglo-Saxons. On le voit notamment dans la manière dont il chercha à trouver une solution négociée à la question allemande, ou lorsqu'il se retira en 1950 de Corée pour éviter tout affrontement armé avec les Américains. Avec Staline, tout est plus complexe qu'on ne le pense... ■

PROPOS RECUEILLIS PAR FRÉDÉRIC GRANIER



Artisan de la victoire, Staline pose aux côtés de Churchill et Truman à la conférence de Potsdam, en juillet 1945, qui fixera le sort des nations vaincues. La Guerre froide allait ensuite balayer l'unité de la Grande Alliance.